

PSYCHO-EVOLUTION Rh

CHAPITRE PREMIER

Le vibreur de l'interphone grésilla dans le laboratoire de Biochimie de l'Usine des Spécialités Pharmaceutiques Morinières. Pierre Deschamp abandonna son examen microscopique et abaissa le contacteur.

- Le professeur Harry Watkins vient d'arriver, docteur, annonça une voix féminine.
- Faites-le entrer, je vous prie.

Le docteur Deschamp rangea dans une petite boîte chromée la lamelle de verre portant une préparation colorée puis il se dirigea vers la porte afin d'accueillir son éminent confrère américain, chef du laboratoire biochimique au centre atomique de Brookhaven.

Le professeur Watkins serra cordialement la main de son jeune collègue cependant qu'un sourire amical éclairait sa face rougeaude. De petite taille, le savant se montrait volontiers jovial et familier. Les poches de son complet de flanelle claire, bourrées de carnets, d'agendas et feuilles de papier pliées en quatre bâillaient lamentablement. En outre, deux stylos, un porte-mine et de grosses lunettes à monture d'écaille déformaient et bosselaient sa pochette. Pierre Deschamp, bien qu'il l'eut déjà rencontré la veille, ne put s'empêcher d'éprouver à son endroit un sentiment amusé. Visiblement, pour le professeur, l'élégance paraissait reléguée au dernier rang de ses soucis.

Connu pour ses travaux sur la surcroissance des mammifères traités aux radio-isotopes, Harry Watkins s'était rendu en France pour étudier tout spécialement les résultats obtenus par le biochimiste Pierre Deschamp dans son laboratoire parisien. Les recherches de ce dernier — concernant les effets de l'acide glutamique suractivé sur des animaux cobayes — complétaient harmonieusement ses propres champs d'investigation puisque aussi bien cet acide exerçait une action stimulatrice sur le cerveau des sujets traités.

Le professeur Watkins parcourut des yeux le laboratoire aux tables chargées d'instruments et verreries sur lesquels le soleil, entrant à flot par de larges baies vitrées, accrochait parfois des reflets. Son regard se porta ensuite vers le fond de la pièce ; là, sur une longue table murale s'alignaient des cages de dimensions variées abritant des cobayes, des souris blanches, des lapins et toute une colonie jacassante de singes rhésus.

– Voici donc vos animaux... « psycho-évolués », prononça-t-il dans un excellent français marqué néanmoins d'un fort accent yankee.

– Ce qualificatif, hélas, ne peut guère s'appliquer qu'aux souris blanches et aux cobayes, professeur.

– J'ai été extrêmement surpris de trouver semblable restriction dans la communication que vous m'avez adressée. Ainsi les rhésus — dont le quotient d'intelligence est normalement assez élevé — sont inexplicablement restés insensibles à l'action psycho-stimulatrice de l'acide glutamique suractivé !

– Cela est d'autant plus surprenant qu'il en alla différemment au début de mes expériences, notifia Pierre Deschamp avec une pointe d'irritation. Lorsque, l'an dernier, deux de mes collègues chimistes attachés à cette usine ont mis au point ce composé de Suractivacido Glutamique, nous avons enregistré une nette amélioration du comportement mental de nos rhésus cobayes. Cet acide aminé de l'intelligence paraissait exercer sur eux des effets prometteurs puis, graduellement, ces effets se sont dilués. En dépit de la régularité du traitement — le Suractivacido Glutamique étant quotidiennement ajouté à leurs aliments — leur intelligence un instant stimulée fut insensiblement ramenée à son niveau habituel.

– Et ni vous ni vos amis qui mirent au point cette drogue n'avez pu déterminer la cause de cette curieuse rétrogradation ?

– Mes collègues ont quitté la France voici deux mois sans avoir pu expliquer ce phénomène. Je poursuis à mon compte l'expérimentation de leur Suractivacido Glutamique sur les rhésus mais je n'ai, à ce jour, obtenu aucun résultat satisfaisant. Par contre, cobayes et souris blanches témoignent d'un accroissement très impressionnant de leur intelligence. Placées dans un labyrinthe à structure modifiable, ces bestioles retrouvent invariablement la sortie en un temps près de trois fois plus court que celui que mettraient des cobayes et souris témoins non traités à cet acide.

– J'ai beaucoup apprécié, dans votre communication, la description méticuleuse de vos expériences, le félicita pensivement le professeur Watkins. Je me demande si l'éphémère psycho évolution de vos rhésus n'est pas due à une insuffisance hormonale. Il serait intéressant d'injecter à ces singes des hormones extraites de la glande pituitaire. J'ai personnellement constaté une amélioration sensible de l'intelligence d'un chimpanzé adulte auquel j'avais injecté ce type d'hormones dans le but d'amorcer en lui une surcroissance.

De fait, si le chimpanzé a grandi de plusieurs centimètres en soixante-dix jours, son intelligence a également augmenté, faiblement toutefois comparativement à son accroissement de taille. Il y a là peut-être une orientation tout indiquée pour vos propres recherches. Essayez donc d'injecter des extraits hypophysaires à vos rhésus et soumettez-les parallèlement à un régime riche en Suractivacido Glutamique. Il sera aisé de contrôler par des tests si cette action combinée entraînera des résultats probants.

– Pourquoi pas ? supputa le biochimiste en fixant machinalement l'un des rhésus occupé à grignoter une amande. La raréfaction progressive des hormones de la glande pituitaire semble entraîner la sénilité chez l'homme. Ce processus revêt apparemment une valeur probatoire. « Ragailardi » par ce traitement hormonal, votre chimpanzé a parallèlement bénéficié d'une « revitalisation » sur le plan mental.

– Par conséquent, si vous opérez avec un rhésus plus jeune, ces injections hormonales déclencheront une surcroissance plus marquée. Conjointement, le composé de Suractivacido Glutamique exercera chez lui des effets plus durables, voire, peut-être permanents.

– L'expérience vaut d'être tentée, agréa-t-il en se dirigeant vers une petite chambre froide où étaient conservés des hormones, des greffons et divers sérums. J'ai prélevé l'hypophyse d'un rhésus mort il y a six semaines et j'en ai extrait ces hormones, fit-il en retirant d'un container nickelé un mince tube de verre hermétiquement clos contenant une « purée » rosâtre.

Pierre Deschamp glissa le tube dans un support et plaça sur la table une épaisse plaque de bois pourvue, de part et d'autre d'une large cavité médiane, de multiples sangles avec boucles de fixation. Ayant enfilé une paire de gants en cuir, il entrouvrit la porte d'une cage et introduisit sa main dans l'ouverture. Le singe se blottit contre les barreaux du fond en roulant des yeux effrayés. Il se débattit en lançant de petits cris et chercha à mordre les mains qui l'empoignaient et le sortaient de sa cage.

Le singe n'en fut pas moins allongé sur le dos dans la cavité médiane de la grosse plaque en bois sur laquelle les sangles le lièrent bientôt, jambes jointes et bras écartés. À ses grognements succédait maintenant une plainte entrecoupée de petits cris tandis que le biochimiste passait un coton imbibé d'éther à la saignée de son bras velu.

Afin de comprimer ses contorsions, le professeur Watkins appliqua sa main sur l'abdomen du rhésus. Soudain, il cilla et hocha la tête :

– Heu...Je ne voudrais pas vous donner de conseils, Deschamp, mais il serait préférable, à mon avis, d'utiliser un autre rhésus. Cette femelle est pleine et vous risquez de...

– Katty ? Pleine ? sursauta-t-il, incrédule. C'est impossible. D'ailleurs, ces rhésus sont restés séparés depuis six mois environ...

Il ôta son gant et palpa l'abdomen de la femelle rhésus. Pendant une ou deux minutes il garda sa main immobile puis il la retira vivement :

– Bonté divine ! Non seulement elle est pleine mais...le fœtus gigote bougrement !

– Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas placé un mâle dans sa cage, ces derniers mois ?

– On ne peut plus sûr, répliqua-t-il sans l'ombre d'une hésitation. Désarçonné, le professeur Watkins branla du chef :

– Nous avons vous et moi l'habitude de nous en tenir exclusivement aux faits, n'est-ce pas, Deschamp ? En ce cas, si cette femelle est dans une « situation intéressante », si elle n'est pas le siège d'un phénomène parthénogénétique, notre positivisme nous oblige à reconnaître qu'elle a connu un mâle ces derniers mois. C'est indiscutable et incontournable.

– Naturellement, c'est indiscutable ! Mais je n'arrive pas à m'expliquer cette... fichue situation intéressante ! pesta-t-il en détachant Katty qu'il alla renfermer dans sa cage. Vous le voyez, Professeur, ces cages sont séparées par un intervalle de soixante centimètres... ce qui ne facilite guère le « rapprochement » !

– Nous sommes bien d'accord sur toutes ces impossibilités, Deschamp, admit le biochimiste américain. Il n'en demeure pas moins que la... chose a eu lieu. Êtes-vous le seul à opérer dans ce labo ?

– Je n'ai pas d'assistants permanents et ceux auxquels j'ai parfois recours ne sont jamais restés seuls dans mon labo. Quant à la femme du gardien de l'usine chargée de l'entretien, elle a une sainte frousse des singes... Non, trancha-t-il. Je ne vois personne capable de s'être amusé à ce petit jeu-là !

– Il serait bon, malgré votre assurance, de questionner vos assistants occasionnels ainsi que la femme du gardien.

– Nous avons une heure encore avant la fermeture de l'usine. Je vais injecter ces hormones hypophysaires à un mâle après quoi nous procéderons à ces vérifications.

Le vigoureux mâle rhésus retiré de sa cage se montra particulièrement agressif. À plusieurs reprises, il chercha, en grognant, à mordre les avant-bras — et non point les mains gantées — du biochimiste. Le professeur Watkins dut enfiler lui aussi une paire de gants en cuir pour aider son confrère à attacher solidement l'animal récalcitrant sur la cavité médiane du « billard ».

– Ouf, soupira l'américain lorsque le « patient » fut immobilisé par les sangles, il est coriace, votre pensionnaire ! L'avez-vous récemment soumis à un traitement douloureux ?

– Nullement. Ce rhésus — nous l'appelons Magoo — est l'un de ceux auxquels j'administre depuis huit mois de l'acide glutamique suractivé. Ce composé est incorporé à ses aliments qu'il absorbe sans rechigner. Magoo ne peut donc point avoir une dent contre moi car je ne l'ai jamais soumis à des expériences de vivisection. Je ne lui ai pas davantage inoculé de germes pathogènes pour expérimenter sur lui des spécialités pharmaceutiques à l'étude.

– Il est pourtant furieux. Et ce n'est pas seulement la peur qui se lit dans ses yeux, fit-il valoir en regardant le rhésus dont les babines, retrouvée dans une affreuse grimace, montraient ses dents aiguës.

Le singe se contorsionnait dans ses sangles, bandait violemment ses muscles pour essayer de rompre ses liens de cuir. De sa gorge fusaient des grognements de rage, des cris rauques. Lorsque l'aiguille de la seringue pénétra dans la veine de son bras, il lança un hurlement que la douleur seule ne pouvait justifier.

Dans leurs cages, les autres rhésus poussèrent des cris affreux et se jetèrent contre les barreaux qu'ils secouèrent de toute leur force en glapissant à qui mieux mieux.

– C'est vraiment curieux, rumina l'américain en observant, par dessus son épaule, les gesticulations et les protestations des autres pensionnaires. Pareil témoignage de... solidarité et de compassion est assez singulier, surtout chez des singes captifs.

Tout en procédant à l'injection intraveineuse, le biochimiste, sans quitter des yeux la seringue, déclara :

– Il me souvient d'avoir un jour constaté chez eux un tel accès de rage subite dont je ne me suis jamais expliqué la raison. Ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

– Tout de même, tout de même, fit le professeur Watkins sur un ton de réserve. Pour Magoo, cette piqûre n'est pas très douloureuse et pourtant, il semble terriblement furieux contre vous ! Habituellement, la colère des singes cobayes cède le pas aux plaintes et à l'effroi. Ils pleurnichent et geignent avant même que l'opérateur ne se livre sur eux à quelque expérience douloureuse pratiquée sans anesthésie pour permettre par exemple le contrôle de l'état d'excitabilité à la suite de certains essais physico-chimiques. Or, Magoo, lui, ne souffre pas et il se montre pourtant fou de rage !

L'opération entièrement terminée, Pierre Deschamp alla renfermer le rhésus dans sa cage et, philosophe, il souligna :

– A défaut de pouvoir expliquer cette bizarrerie... simiesque, accordons à Magoo le droit d'être aujourd'hui de méchante humeur !

Il mentionna sur le cahier de notes, consacré à ses travaux et expériences, le traitement hormonal qu'il venait d'appliquer au rhésus et rangea ensuite soigneusement le cahier dans le tiroir de la table centrale.

– Passez-moi le poste 75, je vous prie, demanda-t-il devant le micro de l'interphone.

– Section chimie, annonça une voix au bout d'un moment.

– Docteur Deschamp. Voulez-vous me passer les aides-chimistes René Fabre et Jean Rochas.
– Fabre et Rochas sont en congé depuis ce matin ; ils ne rentreront pas avant le 25 août, docteur.
– Ah ? Bon, je vous remercie, fit-il en interrompant le contact.
– Mes assistants occasionnels sont donc en vacances. Nous ne pourrions pas être renseignés mais je demeure persuadé qu'ils ne se sont jamais livrés à une plaisanterie aussi douteuse que celle d'enfermer la femelle rhésus dans la cage d'un mâle !

– Accordons-leur le bénéfice du doute... favorable et allons questionner l'épouse du gardien.

Le biochimiste ôta sa blouse blanche et enfila un veston d'été en Tergal gris clair. Sur le point de sortir, il s'aperçut qu'il allait emporter machinalement un trousseau de petites clés.

– Ce sont les clés des cages des rhésus, expliqua-t-il en les rangeant dans le tiroir de la table centrale. Je les place habituellement ici mais il m'est arrivé, au début de l'année, d'égarer un trousseau analogue. Fort heureusement, je possédais ce jeu en double.

– Avouez-le, Deschamp, vous êtes un peu distrait ! plaisanta le professeur Watkins. C'est là du reste, aussi, l'un de mes moindre défauts !

Ils traversèrent la vaste cour de l'usine des Spécialités Pharmaceutiques Morinnières et se rendirent chez le gardien dont la petite maison jouxtait l'entrée principale, à droite des grilles. Deux chiens-loups, solidement enchaînés près de leurs niches, grognèrent à l'approche du professeur Watkins. Pierre Deschamp les apaisa en les caressant comme il le faisait fréquemment. Les deux molosses lancèrent des coups d'œil hostiles à l'étranger mais ils restèrent indifférents lorsque les employés, avant de quitter l'usine, vinrent poinçonner leur carte à l'horloge pointeuse fixée au mur, sous un auvent disposé hors de leur portée.

Par la fenêtre entrouverte, parvinrent aux deux hommes des éclats de voix qui les firent hésiter à sonner.

– Et que veux-tu que j'en aie fait, de ta chair à saucisses ? maugréait M. Albrand, le gardien. Si tu ne sais même pas où tu fourres tes affaires !

– Mes affaires ! De la chair à saucisses ! protesta l'épouse indignée Ça ne s'égarer pas, de la chair à saucisses ! Si elle n'est plus dans le « frigidaire », c'est que tu as dû...

Amusé mais, somme toute gêné de devoir se montrer involontairement indiscret, Pierre Deschamp se résigna à sonner, interrompant là ce différend matrimonial.

– Tiens ! Le docteur Deschamp, s'étonna le gardien. Entrez, entrez donc, les invita-t-il en les faisant pénétrer dans la petite salle à manger dont la porte de communication ouvrait sur une cuisine quelque peu sens dessus dessous.

Revêche, Mme Albrand parut, s'efforçant de montrer à ses visiteurs une physionomie plus amène que celle qu'elle offrait une minute plus tôt à son mari. D'un geste machinal, elle ramena dans sa chevelure légèrement grisonnante une mèche rebelle et consentit à leur adresser un sourire pincé.

– Heu... nous nous présentons à un moment très inopportun, s'excusa le docteur Deschamp à la vue de la table de cuisine encombrée de plats, d'épluchures de légumes et de maints ustensiles propres aux ménagères.

Se méprenant sur ces paroles, l'épouse acariâtre commit très naturellement l'inconvenance de préciser :

– Oh ! ça n'est pas après vous que j'en ai ! C'est à cause de la chair à saucisses qui a disparu ! La semaine dernière, c'était du lard ; il y a un mois, c'était de la viande hachée et du...

Importuné par ce verbiage, M. Albrand intervint :

– Tu ennues le docteur Albrand avec tes histoires.

– Mes histoires ! Mes histoires ! se rebiffa-t-elle, acerbe. Qu'est-ce que vous diriez, docteur Deschamp, si de votre « frigidaire » disparaissait de temps à autre... et trop souvent de la viande, du lard, des...

– Heu, je... ma foi, s'embrouilla-t-il en contenant son envie de rire. Peut-être ne fermez-vous pas très bien votre réfrigérateur et un chat...

– Un chat ? Avec Black et Rita à la porte ? Ils n'en feraient qu'une bouchée, d'un chat, grinça-t-elle. Et puis, y a pas de chat, ici. Et c'est pas les rats et les souris de votre laboratoire qui...

Saisissant au bond l'occasion d'endiguer enfin ces récriminations, le biochimiste s'exclama :

– À propos de laboratoire, je désirais vous demander si, lorsque vous venez passer l'aspirateur dans mon labo, vous n'auriez pas... heu, touché par mégarde aux... serrures des cages renfermant les rhésus ?

– Toucher aux... D'abord, je n'ai pas les clés de ces cages et puis... les singes, vous savez, j'aime pas trop ça. Et je les aime de moins en moins ! Pourquoi me demandez-vous ça ? Un singe s'est échappé ?

– Du tout, du tout, madame Albrand, la rassura-t-il sans oser lui expliquer le motif réel de leur visite. J'ai simplement constaté... une légère avarie, dans une serrure. Mais... que voulez-vous dire, en parlant des rhésus, par : « je les aime de moins en moins » ?

– Et ben, vous me croirez si vous voulez, docteur Deschamp, mais depuis quelques temps ils... ils se... enfin, je crois bien qu'ils se fichent de moi !

Le professeur Watkins partit d'un grand éclat de rire spontané mais il s'arrêta net, confus, et toussota pour se donner une contenance.

– Voyons, Madame Albrand, sourit le biochimiste. Comment pouvez-vous penser qu'ils se... moquent de vous ?

– Oh ! je le vois bien, allez. Dès que j'entre dans votre labo avec mon aspirateur, ils se mettent à gigoter, à ricaner tous en chœur puis l'un d'eux me refait.

– Il vous... refait ?

– Oui, il fait semblant de tenir lui aussi un aspirateur et il refait mes gestes tandis que les autres macaques se mettent à souffler et à grogner, comme pour imiter le bruit de l'aspirateur.

À son hilarité mal contenue succéda une expression interloquée :

– Que dites-vous de ça, professeur ?

– Les singes ont un sens de l'observation extraordinaire comme en témoigne leur étonnante faculté d'imitation. Il n'est donc pas impossible qu'ils se soient amusé à — pardonnez moi ce piètre jeu de mots — singer madame Albrand.

– Et mal polis, avec ça !

– Mal... polis ?

– Comme je vous le dis, docteur. Un jour, énervée de les voir se payer ma tête, je les ai engue... heu... grondés et menacés du poing. Eh bien, savez-vous ce qu'ils ont fait ?

Elle attendit comiquement un signe négatif de leur part pour répondre, outragée :

– Celui qui faisait semblant de passer l'aspirateur m'a tiré la langue en soufflant fortement entre ses babines, et tous les autres, docteur, tous les autres se sont alors retournés pour me montrer leur... bas du dos !

– Leur... Oh ! je suis navré, madame Albrand, navré de ce... heu... regrettable incident, s'excusa-t-il en contenant de nouveau son hilarité. Malheureusement, se sont des singes et je crains fort que mes remontrances ne restent lettre morte.

– De qui auraient-ils bien pu hériter une attitude aussi... grossière ?

– La plupart d'entre eux m'ont été livrés l'an dernier et provenaient alors d'un récent arrivage venu de l'Inde. Il n'est évidemment pas impossible de penser qu'ils aient pu copier ces gestes d'après l'attitude de certains indigènes. Mais cela me paraît peu probable...

– Ah ! te voila, toi, grommela M. Albrand à l'entrée d'un adolescent falot et de mine taciturne dont les yeux, fréquemment, clignaient derrière ses lunettes.

– Bonsoir, Roger, sourit cordialement le biochimiste après avoir présenté son collègue d'outre-Atlantique.

– B'soir, Docteur, prononça le garçon en dissimulant mal sa curiosité à l'égard du professeur Watkins.

– Et ces vacances ?

– Parlons-en, des vacances ! bougonna le gardien. Il vient de coller au bac, docteur ! Il nous a fait ça ! Les vacances, il va les passer à potasser dur pour afin de pouvoir se représenter à la rentrée.

– À seize ans, cet échec n'est pas tellement catastrophique, M. Albrand. Roger, si j'en juge par les diverses conversations que nous avons eues me paraît avoir d'excellentes dispositions pour les sciences et je ne crois pas qu'il ait trébuché sur ces matières.

– Sûr, reconnut M. Albrand. S'il était aussi calé en français et en Histoire qu'il l'est en chimie — et s'il n'était pas aussi... rêveur ! — il n'aurait pas échoué.

Une lueur bizarre passa furtivement dans le regard, subitement sournois, de l'adolescent humilié. Ses narines palpitèrent cependant que ses masséters se contractaient avec violence.

Le biochimiste et son compagnon se hâtèrent de prendre congé pour échapper à l'ambiance tendue, pénible qu'avaient suscité les remarques hargneuses de M. Albrand.

Au restaurant de la Porte Dorée où ils venaient d'achever leur repas, le professeur Watkins offrit une cigarette à son confrère parisien puis :

– Le connaissez-vous bien ce garçon, le fils du gardien de l'usine ?
– Nous avons bavardé quelques fois ensemble mais cela ne m'autorise évidemment pas à prétendre le connaître comme on connaît un ami, par exemple. Pourquoi cette question ?

– Avez-vous remarqué cette fugitive lueur froide et sournoise qui brilla un instant dans son regard, lorsque son père lui reprocha crûment d'avoir échoué à son baccalauréat ?

– Non, pas spécialement. Mais je crois en effet que Roger fait des complexes... et qu'une certaine hostilité règne entre lui et son beau-père. Car M. Albrand n'est pas son père. Roger avait sept ans lorsque sa mère, veuve, épousa Albrand. Cette situation explique évidemment bien des choses ; par exemple l'inimitié ouverte qui oppose l'adolescent, frustré de l'amour paternel, à son « parâtre ». J'ai vu, parfois, ce garçon broyer du noir et il m'est arrivé, dans les tous premiers jours de janvier, de surprendre en franchissant les grilles proches de sa maison une violente discussion engendrée par je ne sais quelle peccadille. Le père Albrand a un fichu caractère et, sur ce terrain, sa femme n'a rien à lui envier ! Un milieu très favorable, en somme, à l'éclosion de conflits psychiques chez un adolescent.

– Nous avons eu d'ailleurs un aperçu de l'ambiance familiale qui règne chez les Albrand, à propos de la disparition de ce... cette chair à saucisses.

– Curieuse histoire, effectivement, approuva Deschamp, méditatif.

– Est-il indiscret de vous demander ce à quoi vous pensez ?

– Simple association d'idées ; cet incident me fait songer aux quatre cartons de Suractivacido Glutamique en comprimés volés dans les stocks de l'usine au mois de février, il y a près de six mois. Ce produit n'offrant aucune nocivité, nous n'avons pas signalé ce vol à la presse. Notre directeur, M. Morinnières, a naturellement porté plainte contre inconnu mais l'enquête se solda par un échec. Ni les cartons de 144 tubes chacun ni les voleurs ne furent retrouvés.

« Les grossistes et détaillants en pharmacie reçurent une note leur enjoignant de signaler immédiatement toute offre suspecte de cette spécialité. Là aussi notre mise en garde n'amena aucun indice : le S. G., ou Suractivacido Glutamique, ne fut jamais proposé aux pharmacies, ni aux grossistes. Nous avons donc cessé de nous interroger sur les mobiles de cet acte gratuit en apparence.

– Il n'y a pas d'acte gratuit, Deschamp, soutint Watkins.

– Si je déplace cette bouteille de Gilbey's Gin pour la poser à l'autre extrémité de la table, j'aurai accompli un acte... relativement gratuit, fit-il, joignant le geste à la parole.

– C'est vous qui le dites ; vous avez accompli un acte nullement gratuit puisque il a pour objet de concrétiser une démonstration. Cette intention déterminante détruit *ipso facto* sa gratuité.

– Je capitule, sourit-il. Dans l'absolu, l'acte gratuit n'existe pas mais notre voleur, lui, ne s'est sûrement pas tenu ce raisonnement. Il avait obligatoirement une raison pour voler pareille quantité de Suractivacido Glutamique...

– Tout comme le voleur de la chair à saucisses, sans doute, ironisa le professeur Watkins. Mais les raisons de celui-ci, au moins, n'ont rien de mystérieux.

– Ce en quoi le biochimiste se trompait grandement ainsi que l'avenir allait se charger de le lui démontrer...